

Pour ses 80 ans, le Théâtre du Rond-Point lui fait cadeau d'un festival

A qui de nous n'est-il pas arrivé de dire, avec une légèreté qui, pour se vouloir la plupart du temps innocente, n'en est que plus cruelle: «*Untel? Comment, il n'est pas mort?*» ou «*Tiens, je le croyais mort!*»? Untel, ce peut être telle relation, tel ami oublié, tel parent éloigné. Ce peut être aussi, c'est de plus en plus souvent, dans notre société où il semblerait que l'on n'existe vraiment que si son nom apparaît dans une rubrique *people* ou que si l'on est vu sur le petit écran, tel ou tel personnage célèbre, autour de qui l'âge, la retraite, l'absence, la maladie ont fait le vide et le silence. A 80 ans juste passés, Roland Dubillard fait partie de ces figures oubliées de la société du spectacle, alors même qu'il est une des figures majeures du théâtre contemporain. Victime il y a dix-sept ans déjà d'une attaque qui l'a privé de l'usage de ses jambes, retiré depuis lors quelque part dans l'Essonne, autant dire au fin fond du désert, l'immortel auteur et interprète des *Diablogues* vit dans une pénombre où, à vrai dire, il semble s'être toujours complu.

“La comédie pour de vrai”

Le parcours de Dubillard, c'est celui d'une notoriété en dents de scie. On l'a à plusieurs reprises connu, et même reconnu. Dès le début des années 50, sous le nom de Grégoire, il faisait rire la France entière dans un numéro radiophonique de duettistes loufoques (on n'utilisait pas, à l'époque, le mot «*surréaliste*» à tout propos) en compagnie de son complice Amédée (Philippe de Chérissey). Puis ce furent les succès de *Naïves hirondelles* (1961), de *la Maison d'os* (1962), du *Jardin aux betteraves* (1969), l'apparition, la découverte, l'installation dans le paysage d'une écriture et d'un ton nouveaux, le triomphe, enfin, des *Diablogues*, triomphe personnel de l'écrivain, triomphe d'acteur partagé avec Claude Piéplu (1975). Il y a bien longtemps que Roland Dubillard aurait pu, et devrait, compter au nombre de ces auteurs dramatiques qui, joués dans le monde entier, y règnent sur un invisible empire où les sunlights ne s'éteignent jamais, en compagnie d'Anouilh, d'Ionesco, de Beckett, de Duras ou de Yasmina Reza.

Mais, même poussé sur le devant de la scène, Dubillard y a toujours manifesté une présence molle, montré un visage désabusé, exhibé un teint blafard malgré le fard, parlé

Du bon, du beau, Dubillard...

Figure majeure du théâtre contemporain, maître dans l'empire du non-sens, il a fait rire la France entière avec ses “diablogues” et autres inventions absurdes. Revoilà son œuvre sous les projecteurs. *Par Dominique Jamet*

A 80 ans, Roland Dubillard est de nouveau touché par les rayons de la gloire.

d'une voix blanche, joué avec talent et naturel les ectoplasmes. Comme la taupe, craignant la lumière, se hâte, sitôt débusquée, de s'enfouir à nouveau sous la terre, Dubillard joue à cache-cache avec les projecteurs.

C'est donc d'un injuste et compréhensible oubli que Jean-Michel Ribes le tire en fanfare. Du 2 mars au 30 avril, le Théâtre du Rond-Point* programme un cycle Dubillard qui, à travers notamment *le Jardin aux betteraves*, *Naïves hirondelles*, *les Crabes ou les hôtes et les hôtes*, *Où boivent les vaches*, *les Chiens de conserve*, mis en scène par Ribes lui-même, Catherine Marnas, Caterina Gozzi, Eric Vigner, etc., permettra à un nouveau public de se familiariser avec une œuvre et un auteur qui, pour lui, ne sont que des noms, et à la petite et active secte de ses fidèles de voir Dubillard tenir, enfin, la place qui lui revient. Au terme d'«*hommage*», qui sent sa cérémonie officielle, et que Dubillard aurait eu tôt fait de transformer en «*gommage*» ou en «*fromage*», on préfère celui de «*festival*», plus ludique. Quoi qu'il en soit, rien de plus indiqué que le lieu choisi, où Jean-Michel Ribes, en place pour sa deuxième saison, a déjà prouvé avec éclat la vitalité du théâtre français vivant, et plus particulièrement du fait des affinités de Dubillard avec Jean Tardieu et Roland Topor, dont deux des trois salles du Rond-Point portent les noms.

Difficile de cerner la personnalité et de déterminer la place exacte, dans le théâtre contemporain, d'un homme qui a toujours entretenu autour de son parcours et de ses intentions un tel flou. Dubillard ne s'est jamais cru obligé de choisir entre boire et écrire, entre vivre et rêver, entre le désespoir métaphysique et la rigolade pataphysique, ni de prendre et de faire prendre la blague au tragique et le tragique au sérieux. Il a modestement défini les entretiens de Grégoire et d'Amédée d'«*inventions à deux voix*». A ce compte, la plupart de ses pièces ne seraient, elles aussi, que des inventions à deux, trois ou quatre voix, autrement dit des sketches, des numéros de clowns, où l'on pourrait du reste, avec son aimable autorisation, ignorer, intervertir ou bouleverser l'ordre des scènes.

Préi, un jour, de résumer son propos et son parcours, Dubillard, dans un louable et

notable effort de clarté, de sincérité et de synthèse, déclarait: «*Très jeune, j'ai eu deux intuitions. La première, c'est l'impossibilité de la sincérité et le fait qu'on joue toujours la comédie. Puisque tout le monde en fait autant, j'ai décidé de jouer la comédie pour de vrai. L'autre intuition, je l'ai perdue en cours de route...*»

Déconnade métaphysique

On est sûr de ne pas se tromper en situant Roland Dubillard à la charnière, ou à la jonction, entre certain théâtre et certain cabaret, entre Tardieu, Obaldia, Vauthier, Topor, Audibert parfois, ou Queneau, ou Prévert, et Francis Blanche, Boby Lapointe ou Raymond Devos. Il est un des soldats de la grande armée de la subversion du goût. Mais, au sein de cette armée, fait-il partie de la brigade des clowns, du régiment des amuseurs, du bataillon des rigolos? Ou de l'armée du génie, de l'escouade des philosophes? Le «*diablogue*» serait-il pure déconnade? A première vue, oui. De toute évidence, «*diabloguer*», c'est dialoguer, certes, mais surtout débloquent. Le philosophe Alain ne proposait-il pas, pour sujet de dissertation à ses élèves, «*Dialogue entre un sacristain et un capitaine de pompiers sur l'existence de Dieu*»? Les jeunes khâgneux étaient invités à tenir les deux bouts de la chaîne, à philosopher en s'amusant.

Persuadé que les choses n'existent que pour autant qu'elles sont dites, Dubillard se dépeint comme un simple jongleur de mots, donc un amuseur, absurdement logique car rigoureusement irrationnel. Et l'on a, en effet,

souvent l'impression que les mots chez lui, à mesure qu'ils se présentent, agitent et suscitent les idées. Mais peut-être les mots ne sont-ils là que pour cacher, et mieux révéler, en creux, les idées, qu'ils soient le masque d'un fond de désespoir, d'une guele de bois métaphysique...

Quoi qu'il en soit, à l'âge où les consécration, hélas, prennent souvent l'allure d'enterrements et ne font que précéder les commémorations, il est bon que les rayons de la gloire viennent, fût-ce tardivement, caresser le front d'un Dubillard dont le corps est affaibli, mais l'esprit bien vivant. Ce printemps, le non-sens sera tendance ■

* Festival Roland Dubillard, Théâtre du Rond-Point, Paris VII^e. Tél. : 01 44 95 98 21.

